

Anantanarayanan

LE PÈLERINAGE D'ARGENT

*Roman traduit de l'anglais
par Éric Auzoux*

[Extrait]

ÉDITIONS BANYAN
Paris

Titre original :
The Silver Pilgrimage
© A. Madhavan

© Éditions Banyan, 2017
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-07-2

Illustration couverture :
Guillaume le Guillou
www.editions-banyan.com

Prolégomènes

Je suis redevable à Herman Melville du procédé qui consiste à enrichir une histoire simple d'extraits éclairants. Mais je ne peux attendre d'eux qu'ils soient intelligibles avant que celle-ci ait été lue. L'un des extraits explique le titre, certains autres, cela n'est guère surprenant, appartiennent à des littératures de la région de l'Inde à laquelle se réfère en majorité *Le Pèlerinage d'Argent*.

M. Anantanarayanan

Il est trois sortes de pèlerinages : d'or, d'argent et de plomb. Le pèlerinage d'or a lieu à Kailasa-Giri, demeure du seigneur Shiva en personne dans le massif de l'Himalaya. Il doit être accompli à pied, bâton et bol de mendiant dans chaque main, six années durant, à travers chaleur et neige. Il assure la fin des renaissances. Rendu possible par la seule grâce de Devi, la vénération du Sri-Chakra en est un préliminaire essentiel. À défaut de quoi, un tigre ou un mur de glace s'emparera de la vie de l'aventureux. Le pèlerinage d'argent a pour destination Kashi¹ ; il se fait à pied. Une fois accompli, il ramène le décompte des renaissances en unités au lieu des centaines dues. Il requiert un horoscope favorable au voyage, sous l'influence prédominante donc de Saturne. Les pèlerinages à d'autres sanctuaires de divinités personnelles (Ishta-Devata) sont de métaux inférieurs, non royaux, mais procurent des bénéfiques proportionnels. Parmi eux, on recommandera celui du Seigneur Venkateshvara à Tirupati et celui de Shiva en tant que Jyotirlinga, à Arunachala.

Extrait d'un ancien traité tamoul sur les pèlerinages.

Des vices monstrueux naissent de notre héroïsme
Nos crimes sans pudeur nous imposent des vertus
Ces larmes, c'est l'arbre de colère qui les déverse.
T.S. Eliot, *Gerontion* (traduction de P. Leyris)

MARIA : Dieu veuille qu'il ne soit pas ensorcelé.
FABIAN : Soumettons son urine à la voyante.
MARIA : Pardi, c'est ce que je ferai demain matin si je vis toujours
Shakespeare, *La Nuit des Rois*, Acte III, scène 4 (édition de M. Grivelet)

Notre nature recherche
Comme rats engloutissant poison mortel pour eux
Un mal qui nous assoiffe ; en buvant, nous mourons.
Shakespeare, *Mesure pour mesure*, Acte I, scène 2 (traduction de S. Monod)

Ceux qui peuvent blesser et n'en veulent rien faire
Qui ne font point cela qu'ils inspirent le mieux
Qui troublant leur prochain savent rester de pierre,
Insensibles et froids et sans désir furieux,
Ceux-là des dons du ciel ont fait juste héritage.
Shakespeare, *Sonnet 94* (traduction de Jean Malaplate)

¹ Bénarés.

Qui me croira si j'affirme
Que j'ai eu la peste un an durant ?
Qui ne rirait de moi s'il m'arrivait de dire
Que je vis tout un jour poire à poudre brûler ?
J. Donne, *Le cœur brisé* (traduction de R. Ellrodt)

L'épouse ne désire pas plus l'indigent,
que la mère qui l'a porté :
dans sa bouche, les mots
sont dénués d'effets.

Auvvayiar, poétesse tamoule

Le feu dit « À moi », le ver dit « C'est à moi »
Les chacals crient « À moi ! », les vautours planent : « C'est à moi »
La terre revendique : « Eh ! il est à moi », ce corps meurtri que j'ai nourri d'une affection
aveugle. Hélas, à quoi bon ?

Pattinahar, poète-ascète tamoul

Plus que les fleurs, amours sont délicates : peu en saisissent l'heure.

Tiruvalluvar, *Tirukkural*, le livre de l'amour,
(traduction du tamoul de François Gros)

Tandis que le boiteux salivait à la vue du rayon de miel
Perché sur les hautes branches...

Proverbe tamoul

« Bien le bonjour, collecteur d'impôts impotent
- Salut, paye tes taxes avant de partir ! »

Dicton tamoul sur le danger d'attirer inutilement sur soi l'attention des autorités.

Elle n'était qu'une traînée sans charme,
Elle allait de ville en ville parce que les hommes ne voulaient pas la toucher
Et lui, ce gros ballot, l'avait épousée et installée dans la cour intérieure
C'est ce que tu as raconté à mon mari, guenon ridée,
Et corrompu son cœur.

Comme je voudrais t'arracher les dents, mais tu n'en as plus.

Littérature tamoule de colportage, « d'une belle-fille à sa belle-mère. »

Celui qui n'est pas capable de transcender la pensée,
Peut-il affronter la vie et atteindre la délivrance ?
La bien aimée qui ne s'enflamme pas d'un regard,
Peut-elle être gentiment tirée par la main vers l'union ?

Kriti en langue telugu de Tyagaraja

Se peut-il
que la mémoire opaque d'événements lointains,
d'amitiés bâties dans d'autres vies,
volette comme une ombre fugitive au-dessus de l'esprit

Kalidasa, *Shakuntala* (d'après la traduction anglaise de M. William)

I

Où l'on apprend comment le prince Jayasura est tombé malade.

En ce temps-là, cette partie du monde n'était pas dénaturée par des visages pâles, des automobiles, des usines cracheuses de fumée ; les esprits n'avaient pas encore été corrompus par le papier journal ni par sa moiteur, et un souverain régnait à Lanka². Il s'appelait Simha. Comme pas mal d'autres rois, c'était une créature quelque peu médiocre, une fois le vernis gratté. Rude parfois, d'une méchanceté inattendue d'autres, il était doué d'un tempérament pieux. À quoi il faut ajouter une croyance implicite en la sorcellerie, la démonologie, l'astrologie et le pouvoir des métaux portés à même la peau ; en la divination par les oiseaux, les éternuements et l'examen des urines. Sa foi en l'existence d'aphrodisiaques éternels était inextinguible. Tout compte fait, c'était un homme de son temps, mais d'une certaine tenue, et un catalogue des addictions et croyances de quelque contemporain ne semblera pas moins grotesque, disons au vingt-cinquième siècle.

Il n'opprimait personne ni ne levait de taxes exorbitantes qui n'aient été déjà entérinées par la coutume. Devant les tribunaux du pays, la veuve et l'orphelin étaient traités avec justice ; les ministres étaient équitables, sages et éminemment conservateurs dans leurs décisions.

Simha écrasait d'une main de fer crimes et délits ; il tenait avec raison tout criminel d'envergure pour un usurpateur potentiel. Sa vie privée était sans tache : il disposait du contingent de rigueur de reines mais se gardait d'avoir des favorites.

Sa reine principale était une cousine de deux années son aînée. En sa compagnie, la tradition autorisait une plus grande démonstration d'affection, de plus, son âge n'était pas susceptible de provoquer la jalousie parmi les co-épouses. Le roi, comme je l'ai déjà observé, était pieux et vénérait quotidiennement la divinité tutélaire, Bhavani, dans le temple qui lui était dédié. L'image de la déesse était une grossière sculpture sur bois recouverte d'une couche d'or martelé. Des pierres incrustées dessinaient la couronne, les yeux et les sourcils. Elle portait un collier de crânes et un sari de soie rouge généreusement enduit de curcuma. Des chèvres étaient sacrifiées dans son sanctuaire deux fois l'an. Gunavardhana le Bienveillant, le plus grand des souverains de Lanka avait aboli les sacrifices humains longtemps auparavant.

Simha n'avait qu'un fils héritier, le prince Jayasura. Il accordait discrètement ses filles aux puissants chefs locaux qui supportaient le joug en renâclant. Ainsi s'assurait-il du même coup d'avoir des gendres fortunés et contre les rébellions intestines. Le prince fut

² Ceylan.

éduqué avec soin en de multiples domaines allant des Beaux-Arts aux préceptes de la monarchie. Il était grand, bien bâti et portait beau. Il montait et chassait avec bravoure et excellait dans le maniement de l'arme blanche et de l'archerie. Lorsqu'elles l'apercevaient partir à la chasse, servantes du palais comme filles de chefs ressentait de subits pincements de cœur. Des lettres, écrites sur des feuilles de lotus, lui parvenaient, dissimulées à l'intérieur des morceaux de bambou piqués dans une coupe florale.

On corrompait grassement ses serviteurs pour qu'ils lui administrent des philtres d'amour dont l'infailibilité était certifiée par un sorcier à la retraite du palais – dans sa volaille rôtie ou son pied de mouton garni d'une délicieuse sauce épicée ou aillée. Mais le prince demeurait inébranlable et d'une insultante gaieté. Les philtres ne parvenaient même pas à provoquer le moindre dérangement intestinal. Bien sûr, Simha était prévoyant à sa manière : il ne laissait pas le vigoureux et vraisemblablement sensible prince développer refoulement, inhibition et autres maladies freudiennes inconnues en ces temps candides et lumineux. Rapidement, le prince se constitua un petit contingent de reines triées sur le volet. Toutes étaient d'une beauté indiscutable, limpides et parfumées, et graciles comme des bambous se balançant au clair de lune.

Mais quelque chose n'allait pas et Simha lui-même en avait le vague pressentiment. Il ne faisait pas de doute que le rassemblement des plus appétissantes beautés du royaume dans son *antahpura*³ faisait partie des prérogatives du prince. Plus d'une charge héréditaire du palais aurait connu une fin immédiate si une défaillance majeure en la matière était advenue. Mais même dans ce cadre aux traditions déshumanisantes, les princes demeuraient des hommes et des amants. Certes, la vie domestique était rationnée, mais les cœurs s'offraient en toute liberté. Le prince n'avait pas seulement sauvé les apparences d'un partage affectif équitable, c'était comme s'il avait accompli ce miracle périlleux sans qu'il lui en coûtât, parce qu'à part lui, il n'aimait personne. La technique n'était pas en cause comme le montra une enquête du département *ad hoc* des eunuques établissant la satisfaction des brus. Le prince était un amant intentionné, mais sa capacité à maintenir un équilibre dans l'indifférence était plutôt étrange chez un homme dans la fleur de l'âge. Même le bien mûr Simha était plus humain que son « imparfait dans sa perfection, uniforme comme de la glace » de fils.

Simha avait le cœur tendre et cette faiblesse le trahissait parfois. Il pleura lorsque l'une de ses jeunes reines succomba à la variole. Pendant quelques jours, il exhiba une hilarité feinte destinée à masquer sa tristesse qui ne trompa personne. Le prince, lui, ne se prêtait pas aux semblants. Quand son premier enfant – une charmante petite fille – naquit, il la fixa, l'air ailleurs, puis lâcha, presque interrogatif « d'où viens-tu donc ». On ne constata guère d'amélioration par la suite. Cajoler l'enfant ou saluer la garde, c'était tout un. Ses devoirs de père et d'époux lui apparaissaient répétitifs et ennuyeux

³ Harem.

comme un manuel militaire. Une telle attitude, la cour de Lanka, pourtant endurcie, ne pouvait l'admettre.

Le prince avait un grand ami, cependant, un noble d'à peu près son âge, portant le nom de Tilaka, éveillé et passionné par l'humanité ; et si quelque chose pouvait susciter de la chaleur dans ce cœur de pierre, c'était cette amitié. Le roi Simha alla jusqu'à demander à Tilaka, utilisant d'autres termes, de psychanalyser son fils. Mais la requête était inutile : ces derniers mois, il n'avait fait que cela. Le prince, avait-il constaté, était doté d'appétits normaux, pas même affectés d'un brin de langueur, ce qui pouvait être attribué à une bonne constitution et à une pratique – sans excès – des sports virils. Il ne connaissait personne qui mangeât ou ronflât autant au retour de la chasse. Il riait de bon cœur en exhibant de fines et égales dents blanches. Le sexe l'attirait volontiers, et s'il avait été privé de son palais "rouge-rosé", il aurait certainement déprimé. Comme pas mal de ses congénères, il adorait inventer des aventures sexuelles qui ne lui étaient jamais arrivées. Entre hommes, il racontait avec excitation des anecdotes extraites des *purāṇa*⁴ – bon substitut aux limericks encore inconnus à l'époque. Il était magnifiquement vêtu et se huilait la moustache.

Ce n'était pas un imbécile, mais il n'aimait personne et ne s'en cachait pas. Il éprouvait une grande amitié pour Tilaka mais nul mieux que ce dernier n'était conscient que le prince la sacrifierait sans hésiter si elle se mettait en travers de son amour de lui-même. Concernant ses devoirs monarchiques, le problème était qu'il n'y avait rien à en dire. Le prince était au fait de l'histoire, de la stratégie, de la théorie des alliances, des ambassades, de l'espionnage et de la puissance navale. Mais il n'avait aucune préférence parmi ces sujets et apparemment aucune opinion, ce qui conférait à ses tuteurs un air perplexe.

Tout ceci aurait pu se poursuivre sans grand tracas des années durant, car la situation était tout sauf dramatique. Mais la vie sait pousser des événements jusqu'à la crise. Parmi les ravissantes reines de l'*antahpura* du prince, il en était une, Yasodhara, qui l'était plus que les autres ; elle était également délicate, bonne et affectionnée. Le vieux roi et la reine mère l'aimaient comme leur propre fille. Même notre glacial prince avait un léger penchant pour elle. La jeune fille tomba subitement malade et dépérit sous l'effet d'une vilaine anémie. Le roi et la reine en furent très affectés et le conseil du palais en session permanente.

On utilisa en grande quantité ambre gris, musc, lamelles d'acier, safran, poussières de cuivre, d'or, d'argent, herbes collectées sur les plus hautes cimes de Lanka où le légendaire Hanuman a découvert la plante de l'immortalité, et des soupes au goût appétissant. Le roi négligea ses obligations pour pouvoir rester au chevet de sa belle-

⁴ Textes anciens rédigés en sanskrit. Les *purāṇa* traitent à la fois des mythes religieux, des divinités hindoues, des légendes, des contes traditionnels et des histoires de rois, en y incluant des réflexions poussées sur la cosmogonie, la cosmologie, les généalogies, la médecine, l'astronomie, la théologie et la philosophie. Pour la tradition hindouiste, tous les *purāṇa* ont été révélés par l'avatar Vyasa il y a 5000 ans.

filles et la consoler. Il lui apporta des manuscrits enluminés, des vases de la meilleure facture, des boîtes de Chine contenant des boules d'ivoire et des cacatoès d'Annam. En vain. La jeune fille mourut simplement et en beauté comme elle avait vécu, demandant pardon pour les tracasseries causées à ceux qu'elle aimait.

Il serait faux de dire que le prince ne s'en émut pas : il fut d'humeur maussade pendant quelques jours. Ces symptômes de perturbation furent observés et appréciés, mais les brumes se dissipèrent avec une rapidité qui choqua quelques âmes sensibles. La période de deuil officiel était à peine achevée que le rire du prince retentissait dans tout le palais. Il se remit à chasser au faucon avec un plaisir non dissimulé. Il se débarrassa de sa peine comme un chien de ses puces, ce qui mena Simha lui-même au bord d'une violente colère. Tilaka prit le risque de s'en ouvrir au prince et un serviteur indiscret rapporta la conversation que le roi consigna avec un stylet d'or sur une feuille de tallipot à destination de ses archives privées.

LE PRINCE : Comment par tous les diables voulez-vous que je continue à piauler, à pleurer cette fille ? Son séjour est terminé, mon vieux. Elle est morte et nous sommes vivants ; c'est aussi simple que cela.

TILAKA : Prince, Prince, ce n'est pas si simple. C'était une femme particulièrement aimante. Vous l'aimiez sûrement et si tel n'était pas le cas, il convient de sauver les apparences. On attend de vous une mélancolie apparente, une retenue plus marquée, pendant un mois au moins, ne serait-ce que de façade.

LE PRINCE : Par Hanuman, qu'est-ce que cela a à voir avec la façade ? Je regrette vivement votre injustice à tous. Bien sûr que je l'aimais bien. J'étais son mari, non ? Elle fut sans aucun doute une bonne et aimante épouse. Je suis prêt à le jurer sur l'honneur. Et d'ailleurs humer son bûcher funéraire m'a flanqué un sacré coup. Ça a failli m'empêcher de dîner. Mais je trouve tous ces rabâchages sur la mort, lugubres et inutiles. Quant à faire semblant, je me permets de te rappeler que cela ne figure pas dans le Livre des obligations royales.

TILAKA (souponnant) : Prince, la discussion n'est guère facile avec vous. Mais pensez à votre vieux père, à ses sentiments. Pensez à votre mère. Même vos reines, à qui on ne peut décemment pas demander d'être endeuillées, sont tristes et en larmes. Certaines, du moins.

LE PRINCE (grimaçant) : Bon, chez mon vieux chnoque de père, il ne s'agit pas d'autre chose que de ce que le grand sage Vatsyayana⁵ nomme « désir de substitution » dans son classique sur l'Amour. Cela arrive chez les gens âgés, je crois. Bien évidemment, le brave homme est dans la plus totale ignorance de ce qui fait le fond de ce sentiment profond pour une belle-fille ! Quelle rigolade !

⁵ L'auteur du Kamasutra.

TILAKA : Prince, aussi bien accroché que soit mon estomac, j'ai du mal à me retenir. Je crois vraiment qu'il y a quelque chose qui ne va pas en vous. Vous devriez consulter le meilleur physicien du palais. Il est possible que dans votre cas le phlegme l'ait complètement emporté sur la bile, siège des sentiments et de la tristesse appropriée.

LE PRINCE : Je n'y vois aucun inconvénient, mon cher ami. Simplement aromatise la concoction prescrite comme il faut ou dissous-la dans de la soupe de tortue, après avoir enduit le plat d'or d'essence d'ail chauffée, bien sûr. Selon mon chef, c'est la seule manière sensée de prendre un médicament.

[...]